BnF Gallica

La closerie des lilas : quadrille en prose / par Privat d'Anglemont

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

BnF Gallica

Privat d'Anglemont, Alexandre (1815-1859). Auteur du texte. La closerie des lilas : quadrille en prose / par Privat d'Anglemont. 1848.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisation.commerciale@bnf.fr.

LA

CLOSERIE DES LILAS

QUADRILLE EN PROSE

PAR

ALEX. PRIVAT D'ANGLEMONT

PARIS
TYPOGRAPHIE DE J. FREY
33, rue Croix-des-Petits-Champs.
1848

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

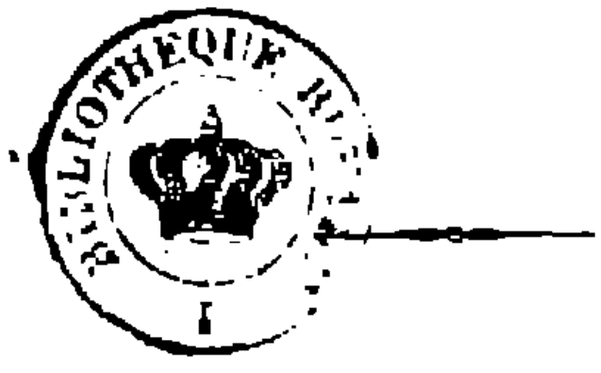
LA

CLOSERIE DES LILAS

QUADRILLE EN PROSE

PAR

ALEX. PRIVAT D'ANGLEMONT



PARIS
TYPOGRAPHIE DE J. FREY
33, rue Croix-des-Petits-Champs.
1848

L 15 24

1847

EN PLACE

A M. E. V. D.

Très-cher,

Tout ce que vous lirez de moi d'ici à une année, ce petit livre compris, feuilletons, nouvelles, articles, romans, pièces de théâtre, sont les œuvres posthumes de ma jeunesse. J'aime à les voir et à les lire, parce qu'elles me rappellent un temps où j'étais presque heureux. Elles me ramènent à des idées que je n'ai plus, et dont la ressouvenance me fait plaisir.

Puissent elles, comme moi, vous reporter à vos vingt ans !

Parmi les cent mille choses ridicules que je connais, il en est une cent fois plus ridicule que toutes les autres à la fois. C'est la moderne invention de littérature facile et difficile, d'art noble et d'art *badin*.

En faisant ce petit livre, je n'ai, je le jure, jamais eu la moindre intention de commenter Descartes. La morale d'Aristote, m'est restée parfaitement indifférente.

J'ai fait ce bouquin, parce qu'il m'était utile de le faire, et parce qu'il n'est pas de livre inutile. Cela fait toujours vivre les compositeurs, les marchands de papier, les brocheurs, les libraires et quelque fois les auteurs. Ce qui est fort respectable.

Je le signe, parce que je crois d'abord que c'est une bonne réclame.

pour faire connaître mon nom, et puis parce que mon avis est que dans toute œuvre, un auteur met assez de sa vie, de sa pensée, de sa forme, même lorsque son livre est négligé, pour qu'il doive toujours le signer; sans cela, il commet une mauvaise action, et qui plus est une action honteuse. Et en méprisant son œuvre, il s'expose à voir le public le mépriser lui-même.

Et puis enfin, il vaut toujours mieux agir ouvertement, au grand jour, que ténébreusement. Je méprise tout ce qui se fait sous le manteau, comme tout ce qui se dit derrière moi.

Si quelqu'un avait la fantaisie de de comparer ceci, à l'*Iliade*, ou bien aux *Méditations* de M. de Lamartine, je le préviens charitablement que c'est inférieur même au discours sur l'his-

toire universelle, et comme style, et comme pensée.

Si cela vous amuse, si vous le lisez d'un bout à l'autre, tous mes vœux seront comblés.

A. P. D.

LA

CLOSERIE DES LILAS

QUADRILLE EN PROSE

I

CHASSEZ-CROISEZ

SUNT LACRYMÆ RERUM

C'est une chose réellement curieuse à suivre, que la lutte incessante de la religion et du plaisir depuis cinquante ans. Aussitôt qu'une ville quelconque prend assez d'importance pour pouvoir décemment exiger une troupe de comédiens, vite elle se fait bâtir une salle de spectacle : et que choisit-elle

ordinairement pour cela? Quelqu'ancienne église, ou quelque couvent abandonné.

A Paris même, plusieurs monuments religieux ont été transformés en salles de spectacle. Le ci-devant théâtre du Panthéon, était jadis l'église Saint-Benoist. La salle des Variétés amusantes, ancien théâtre de la Cité, fut bâtie sur l'emplacement de l'église Saint-Barthélemi, et sert maintenant de salons de danse au Prado d'hiver. Dans la rue du Bac, ce que nous connaissons maintenant sous le nom de salon de Mars, était sous la révolution le théâtre des Victoires, et avant, dans le bon vieux temps, sous l'ancien régime, c'était encore une chapelle ou une église, je ne sais plus quoi.

Et le théâtre des Théatins, bâti sur l'emplacement et avec les pierres du couvent du même nom, et tant d'autres qu'il serait trop long de citer ici, la nouvelle salle de pantomime du faubourg Saint-Marcel entre autres.

Il est vrai de dire aussi, qu'aussitôt

que le clergé trouve moyen de s'emparer d'un de ces lieux, pour le ramener à sa première destination, il ne perd jamais l'occasion, il la saisit avec empressement, et l'on voit refleurir le culte du vrai Dieu, là ou quelques jours avant on ne sacrifiait qu'aux *neuf sœurs*. Les images de saintes viennent reprendre leurs places, et chassent ignominieusement les muses. Le paradis remplace l'Olympe. Et les pauvres bonnes déesses, si joyeuses et si braves filles, se trouvent privées de leurs adorateurs.

La closerie des Lilas, dont nous allons nous occuper ici, était naguère connue sous le nom de bal et jardin de la Grande-Chartreuse. C'était un honnête endroit très peu décoré d'une immense tente, que M. Carnaud aîné, l'ancien propriétaire, avait pompeusement nommée la tente marocaine, après la célèbre victoire d'Isly.

Cela servait d'avant-propos à la Chaumière et au Prado. Les jeunes dames que la modestie de leur toilette

empêchait de se produire dans ces deux eldorados tant rêvés des grisettes, venaient s'y essayer au noble art de la danse. Elles commençaient a y balbutier le cancan, et quand elles se sentaient solides sur leurs jarrets, qu'elles avaient bien étudié le fameux coup de pied télégraphique, qu'elles levaient la jambe à hauteur du menton, et surtout qu'elles avaient pu, par la générosité de quelque Cujas en herbe ou d'un Hippocrate en germe se procurer la mise décente qui est tant de rigueur dans ces deux célèbres temples, elles se lancaient.

Ce jour là était un jour de fête pour elles. Munies de leurs frais atours, elles parcouraient le quartier latin en tous les sens, et elles disaient, le bonheur sur les lèvres, la joie dans le cœur, à tous ceux qu'elles rencontraient :

— Ce soir, je vais au Prado : je t'y verrai, n'est ce pas ?

C'est que ce simple mot, Prado, leur apparaissait gros de chapeaux roses, de robes de soie changeante, d'é-

charpes bleues, de châles Biétry et de bottines pelure d'oignon. Elles se regardaient dans toutes les glaces des boutiques devant lesquelles elles passaient, et se comparaient mentalement a telles ou telles, qui sont si bien mises, qui depuis longtemps déjà vont au Prado, et qui certes... il n'est pas besoin d'achever, pour dire que la comparaison était toute à leur avantage, et comme beauté, et comme âge.

L'imagination de Perrette la laitière du pot au lait, n'est qu'une paresseuse, auprès de celle de la moindre grisette du quartier latin. Avec cette première robe, et cette entrée triomphante qu'elles devaient faire le soir dans le domaine du père Bullier, elles voyaient tous les lions des rues Saint-Jacques et de la Harpe, attelés à leur char. Leurs rêves ne s'arrêtaient pas là, elles osaient prétendre aux œillades d'un des beaux des rues Mazarine ou de l'Ancienne-Comédie. C'est à peine si leurs prétentions ne les conduisaient point jusqu'aux millionnaires de la

place de l'Odéon et de l'hôtel Corneille.

On a souvent parlé des douces émotions que cause le premier rendez-vous d'amour. Hélas! qu'est-ce que cela auprès du bonheur extrême, que procure la première paire de bottes aux hommes, et la première robe de soie aux femmes!

La Chartreuse était ainsi nommée, parce qu'elle était située sur l'emplacement des jardins de l'ancienne Chartreuse de la rue d'Enfer. Le terrain était beaucoup plus bas que celui de la chaussée du Luxembourg, de la rue l'Est, de l'Observatoire et du boulevart Mont-Parnasse; de façon qu'on était obligé de descéndre une espèce de rampe assez raide, et couverte de planches disjointes, pour arriver à la tente marocaine, ou salle de danse.

L'orchestre était placé à l'extrémité gauche en entrant, devant un rajoutis, qui servait de café. Cette salle était vaste, aussi peu décorée que possible, bâtie en planches et recouverte de toile

peinte. Des statues en plâtre ayant la prétention de représenter les neuf muses, servaient d'ornemens. Elles joignaient l'utile à l'agréable, car on avait si bien disposé leurs bras qu'on leur faisait supporter les lampes-Carcel, qui servaient à éclairer le lieu.

Là, la mise décente n'était pas du tout de rigueur, on y venait comme on voulait, ou plutôt comme on pouvait; les femmes en bonnet ou coiffées en cheveux faute d'autres atours, et les hommes en vareuses. C'était bien, par ma foi, le bal le plus original de Paris. Il avait une physionomie à lui, physionomie étrange, bizarre et même un peu burlesque, mais enfin elle existait. Sa population ne se voyait nulle autre part, elle semblait n'exister qu'à la Chartreuse et pour la Chartreuse. Depuis que ce bal a disparu, sa population est devenue introuvable, on ne la rencontre plus. Elle est sans doute ensevelie sous les décombres de la fameuse tente, elle a expiré avec le dernier soupir de l'orchestre de Carnaud.

Tout y était original : la musique, les musiciens, les instruments de l'orchestre, le père Carnaud lui-même, et jusqu'aux beaux yeux et au charmant sourire de la toute jolie Mme Carnaud.

Les danses qui se dansaient là étaient uniques ; les toilettes des femmes ne se rencontraient nulle autre part, et les airs des quadrilles étaient particuliers. L'orchestration ne ressemblait à aucune orchestration connue. Tout y devenait instrument de musique : les sacs d'écus, les coups de pistolet, de fusil, les rangées de capsules fulminantes, les enclumes, les plaques de tôle sur lesquels on frappait le cri des animaux. Un homme, dont le nom était en grosses lettres sur l'affiche, y faisait tous les solos, depuis le mirliton, le tambour et l'enclume, jusqu'au cri du lion, du tigre, ou le sac d'écus.

Toute cette musique baroque, étrange, exotique, inconnue, était de la composition de Carnaud, l'homme factotum, propriétaire de l'endroit. Il remplaçait à lui seul tout un bataillon

d'employés. Il était chef d'orchestre, premier violon, restaurateur, cafetier, compositeur et de plus littérateur. Oui littérateur, car il faisait des affiches comme on n'en a jamais vu, comme on n'en verra jamais. Il avait des mots à lui, il avait inventé tout un lexique inconnu de l'Académie. A chaque fête nouvelle, et les fêtes étaient nombreuses avec lui, il y avait un quadrille nouveau, et un nouveau mot toujours de plus en plus supercoquencieux. Tantôt c'était la fête des vendanges, quadrille déchirancochi-candard, ou l'hôtel des haricots, avec accompagnement de chaînes et de bruits de clefs, sur l'air : *Je n'aime pas les z-haricots*, grand quadrille exhilarandeliranchocnosophe. Et mille autres encore plus ébouriffants les uns que les autres, que jamais Théophile Gautier lui-même n'aurait pu trouver.

Et maintenant cette Chartreuse, où ont commencé Rigolette, Marie Delille, Cécile, Maria, et toutes les grandes drôlesses en réputation, est, hélas !

bien loin de nous, elle est allée où vont toutes choses ici-bas ! on ne sait où. Carnaud son orchestre, ses quadrilles, seront bientôt oubliés, comme M. Thiers et le feu d'artifice de l'an dernier.

BIBLIOTHEQUE ROYALE I

II

L'ÉTÉ

PAYSAGE

Le choses changent, mais les idées ne meurent jamais. Elles sont plus fortes, plus puissantes et plus solides que l'airain. Elles résistent à tout ; les révolutions ne font que les montrer plus brillantes, plus superbes, plus jeunes. Quand une fois elles sont lancées, rien n'interrompt leur cours, il faut qu'elles marchent en avant, et toujours en avant, sans s'inquiéter de ce qu'il advient.

La Chartreuse est morte, vive la Closerie des Lilas ! Carnaud avait eu

une idée; il l'a exploitée, il a préparé les voies, il a fait connaître le chemin, et un jour un spéculateur plus habile est venu, et il a fait tourner à son profit les efforts de Carnaud. Ainsi va le monde, toujours le jeu d'enfants, le roi détrôné, ôte-toi de là que je m'y mette! Mais qu'y faire? Subissons notre sort jusqu'à ce qu'un meilleur ordre de choses vienne et laisse chacun à la place que lui fait son travail. Temps désiré, temps impatiemment attendu! reluiras-tu bientôt pour le bonheur de l'humanité?

C'est là le grand problême, la réponse impossible. En attendant, travaillons et souffrons en silence.

En changeant de nom et d'administration, la Chartreuse ne pouvait pas rester telle qu'elle était. Il lui fallait faire peau neuve, et se mettre au goût du jour. Il lui fallait le luxe qu'étalent tous les autres jardins dansants, il lui fallait des lumières à éblouir tous les yeux, des gerbes de gaz et des girandoles de verres de couleurs. Il lui fal-

lait la décoration orientale tant à la mode aujourd'hui, et les peintures criardes qu'un farceur a nommé genre Alhambra. Il lui fallait des bosquets touffus et des allées sombres, où l'amour peut soupirer à son aise. Il lui fallait des plantations nouvelles, pour justifier son nouveau titre. Et c'est ce qu'à admirablement bien compris le père Bullier, le nouveau grand prêtre du temple.

Il a changé toute l'ancienne disposition du terrain et toutes les fabriques. Au lieu de la rampe raide qu'on descendait jadis, on arrive maintenant à la salle de danse par un double perron tapissé de verdure, de fleurs et de pampres de vigne.

L'entrée a été changée aussi; elle n'est plus maintenant reléguée dans un des coins de l'établissement; elle est placée au milieu du mur de façade. Une porte, toujours dans le style Allhambra, a été pratiquée dans le mur; elle est couronnée d'une guirlande de petits jets de gaz et accostée par deux

gros becs qui jettent une lumière éblouissante sous les quinconces du carrefour de l'Observatoire. Cette porte, quoique arabe, est d'une structure légère et agréable; elle est bien encadrée par les ornements; et le vestibule, où sont placés les bureaux du contrôle et celui des cannes et parapluies, est élégant et se présente bien. Les deux portes d'entrée sont percées de façon à présenter, au premier coup d'œil le jardin sous son point de vue le plus agréable et le plus avantageux.

A gauche, est la salle où l'on danse à couvert en cas de mauvais temps. L'architecte y a déployé tout son savoir faire oriental : rien n'y manque; ni les filigranes bleus et rouges, ni même les ogives arrondies du style sarrazinois. Il est vrai qu'il n'y a pas de minaret, mais patience; la salle doit être agrandie pour la prochaine saison, et nous n'y perdrons rien pour avoir attendu, nous aurons notre petit minaret. Et puis, d'ailleurs, l'espèce de fronton arrondi qui couronne le

bâtiment au-dessus de l'orchestre, pourrait en servir au besoin.

Devant les yeux se présente tout d'abord le camp de la danse. Là, se trouve réuni tout le gros luminaire. De centaines de becs de gaz inondent de torrents de lumière, comme on disait sous la Restauration, ou éclairent à giorno, comme on dit à présent, les frais visages, les fraîches toilettes des dames, et les figures barbues et le triste costume des hommes. C'est l'arène, c'est là que se livrent les combats de jettés battus et les assauts de coups de pied aériens. Là, les Hercules du quadrille, les Samsons de la polka, et les Milords de la danse, joûtent à armes courtoises et à contorsions excentriques. Ils sont d'ailleurs bien secondés par ces dames, qui ne leur cèdent en rien, ni en gestes hétéroclites, ni en passes hasardeuses.

A droite, est un vaste terrain émaillé de tables à l'usage de MM. les consommateurs, amateurs du frais et de la belle étoile. C'est là généralement en-

tre un verre de *mêlé* et une choppe de bière, que s'ébauchent ces charmantes amours, qui n'ont pas même la durée des roses, l'espace d'un matin. Elles commencent et finissent avec une nuit. Les professeurs matineux des Facultés de médecine et de droit y ont mis bon ordre, en commençant leurs cours à huit heures du matin.

Derrière ces tables bruyantes, sont des allées sombres, mystérieuses, éclairées seulement pour l'œil moralisateur du sergent de ville. C'est le calme, c'est le repos. Les bruits du bal y arrivent à peine, on y entend par quelques échappées les sons harmonieux de l'archet enivrant de M. Pilodo; on y est mollement bercé par ces accords enchanteurs, et les douces phrases d'amour, cette musique du cœur, y semblent accompagnées par des harpes invisibles. Que de tours et de détours n'y fait-on pas pour obtenir un aveu! Que de mots charmants, que de douces réticences, que d'agréables promesses, que de délicieux rendez-vous les lilas-

qui bordent ces allées n'ont-ils pas du entendre ! Oh ! s'ils n'étaient pas si discrets, s'ils ressemblaient tant soi peu aux roseaux du roi Midas, que de jolies choses révèleraient ils pas !

C'est là, loin des regards de la foule, dans l'ombre, qu'on ose demander à voix basse, avec des mots entrecoupés par des soupirs, le premier baiser, ce baiser sincère qui doit servir de gage à un amour éternel. C'est là que la poitrine haletante, les yeux animés, les joues enflammées par l'espoir, on accorde le premier rendez-vous, qui promet le bonheur.

Mon Dieu que c'est donc une belle chose que la jeunesse, et combien ne doit-on pas la regretter ! Que je plains donc les gens graves à dix-huit ans, ces gens qui n'ont jamais connu les douces et saintes émotions de l'amour pur et naïf, ces gens qui n'ont jamais été trompés, qui n'ont jamais eu assez d'imagination pour résoudre cet admirable problème; trouver une duchesse charmante de grâce et d'esprit, de goût

et d'atticisme, une grisette danseuse d'un bal public étant donnée.

Ces gens-là manquent de poésie, car la vraie, la grande, l'adorable poésie, c'est celle qui consiste à faire monter tout ce qui nous approche au niveau de nos rêves, à jasper de fleurs de beauté et de fleurs d'amour tous les chemins de notre vie.

Les gens graves dont je parle, sont tous lauréats de collège, ils portent des habits noirs et des cravates blanches en tout temps. A trente-cinq ans, ils adoptent les pantalons de nankin trop courts, les escarpins et les bas blancs. Ils se couvrent de flanelle, mettent des bonnets de soie noire, admirent les vers et les tragédies de l'école du bon sens, lisent le cours de littérature de M. de Laharpe, et trouvent que personne n'a de talent dans l'école moderne. Ils traitent nos grands poètes de jeunes gens et ils trouvent les feuilletons de M. Théophile Gautier folichons et amusants.

Et cela ose s'intituler des hommes,

et cela croit vivre? Et cela n'a jamais ni pleuré, ni ri, ni joui. Et on en ferait de si excellents professeurs d'écriture.

Grâces au ciel, on ne rencontre pas de cette espèce-là à la Closerie. Tout ce qui y vient est jeune, plein d'entrain, aime le plaisir, et prend joyeusement la vie comme elle vient.

Enfin finissons-en avec la description que nous avons laissée plus haut. Tout autour des murs de clôture règne un grand berceau tapissé de vignes. C'étaient les raisins que produit cette tonnelle qui avaient donné à Carnaud, l'idée de la fête des vendanges, commençant à deux heures et finissant à minuit.

Ainsi donc cher lecteur, vous avez une idée exacte du jardin Bullier, ou Closerie des Lilas. Vous en avez lu ma description. Et d'ailleurs, si elle ne vous rend pas bien le paysage, je vous offre un excellent moyen d'en vérifier l'exactitude. Venez à la Closerie, vous vous amuserez, et vous me remercierez un jour.

III

LA POULE

INTÉRIEUR

La salle de danse est bornée à l'est par le salon des jeux.

Cette salle est vaste, bien éclairée, décorée avec goût, elle contient outre deux billards ordinaires, que les amateurs disent fort bons, un autre petit intitulé je ne sais trop pourquoi *billard égyptien*, qui sert à jouer aux quilles, et sur lequel les habiles gagnent des

bouquets et des boites de bonbons qui centuplent leur galanterie naturelle et les moyens de séduction dont la nature les a doués. Et un tir à l'arbalète, qui sert à prouver l'adresse desdits galants et à forcer les adroits à offrir des sucres de pommes à leurs belles.

Sous le vestibule est un autre billard, vulgairement nommé billard champêtre. Ce jeu consiste à faire vingt-cinq points avec sept boules, en les plaçant dans des casiers sur lesquels sont inscrits des numéros 1. Ce jeu-là, me semble tenir un peu de la magie, car je n'ai jamais pu concevoir que sept fois 1, fissent jamais 25. Mais il paraît qu'il se trouve des gens qui le conçoivent puisqu'il y en a qui y jouent.

Enfin dans le fond est un tir au pistolet Monte-Christo. Cela est spécialement réservé aux millionnaires. On y casse force poupées, pas mal d'œufs, et on y perce beaucoup de cartons. Ce jeu ne doit pas laisser d'être

fort amusant pour ceux qui aiment le carnage.

A l'ouest la borne naturelle est un petit comptoir, et le cellier à la bière. Dans ce comptoir est une brave et bonne dame, que tous les habitués estiment fort, à cause de sa douceur et de sa politesse. C'est elle qui reçoit les comptes des garçons. Un peu plus loin sous un espalier, adossé à un mur de gazon, est une longue table, c'est la table des anciens et elle mérite à elle seule presqu'un chapitre.

Mais il me semble assez que je remplis là les fonctions d'un tabellion de village inventoriant. Enfin qu'importe, tout n'est pas rose dans la vie, et tout ne peut pas être amusant, même dans un petit livre !

Le nord est tenu tout entier par les deux cafés, séparés au milieu par le comptoir où trône Mme Bullier en personne, aidée dans ses fonctions, par sa toute jolie nièce, nouvellement attachée par les liens de l'hymen. Outre une multitude de glaces immenses, et

des peintures de filigranes, style Allhambra, ces cafés sont décorés de deux immenses tableaux faits à la détrempe, et représentant des scènes orientales. Des cavaliers maures et des odalisques nues, dont les formes charnues, semblent faire envie à toutes les danseuses.

Le sud-est, occupé par l'orchestre et par le tertre de la danse, qui est séparée de la salle par une rangée de bancs rustiques, où les beautés de la génération précédente, et quelques dames du quartier viennent gravement faire tapisserie, envier le bonheur des belles du jour, dénigrer les beautés du présent, et regretter celles du temps passé. Elles trouvent les jeunes gens d'à-présent mal élevés, grossiers, sans aucune galanterie. Ah ! s'écrient-elles, ce n'était pas comme cela il y a dix ans !

Pardieu nous le croyons bien, il y a dix ans vous étiez jeunes et jolies ; il y a dix ans vous aviez tous les goûts qu'ont celles d'aujourd'hui, il y a dix

ans on vous disait les mêmes choses qu'on leur répète à toutes les heures du jour; et vous les trouviez charmantes, ces choses que vous dites aujourd'hui si niaises, mais elles vous étaient adressées, mais elles étaient dites à votre louange. Hélas! mes pauvres braves dames, vous voyez tout changer autour de vous, et seule vous croyez rester immuables, seules vous croyez rester toujours les mêmes. Permettez-moi de vous le dire, ne m'accusez pas trop fort d'hérésie; mais soyez-en persuadées, vous commettez une grosse erreur, et qui plus est une erreur à votre désavantage, car il est cent fois plus désagréable de paraître l'âge qu'on ne se donne pas en plus, que de ne pas paraître en moins celui qu'on a en réalité.

La disposition générale est fort agréablement ménagée, tout cela se tord gracieusement en dédales bizarres. Les grands et vieux arbres qui se massent dans le fond ajoutent un agrément de plus aux féeries orienta-

les de cet Allhambra, digne de nos houris polkantes.

Vous avez sans doute lu ce charmant petit livre pétillant de verve et d'esprit, qu'on nomme *le Prado*. C'est moi qui l'ai fait. J'y ai donné à peu près tous les détails possibles sur le personnel de ce bal, qui est le même ici à quelques rares exceptions près. C'est toujours l'archet frémissant du célèbre Pilodo, qui conduit l'orchestre. Ses fameuses lunettes bleues ne l'ont pas plus quitté que son visage couturé, preuve certaine du mépris de sa famille pour l'admirable découverte de Jenner.

Voici toujours la face réjouie et chanoinesque de ce bon père Bullier. Un accident récent a manqué faire de lui la paire du brave général Daumesnil, dit *la jambe de bois*. Mais rassurez-vous, cœurs sensibles, le père Bullier, quoique boitant un *tantinet*, est encore ingambe, il traverse courageusement les quadrilles les plus échevelés, pour venir se présenter partout

où il voit paraître le danger, commencer la bagarre, et briller aux milles jets de son gaz, le casque de la morale municipale.

Et d'ailleurs n'a-t-il pas là auprès de lui, son lieutenant, son premier aide-de-camp, son alter ego, *le beau-frère*. Celui-là est la bonne jambe, le *père rit toujours*, — comme disent ces dames. C'est l'arrangeur d'affaires, le parlementaire des cas difficiles; c'est lui qui s'interpose entre la morale et les gestes par trop télégraphiques. Il a su par sa douceur et son esprit enjoué se conquérir l'estime générale, et se faire respecter par sa tenue ferme et presque grave. Par son amabilité et sa galanterie toute française, il a, l'heureux coquin, conquis le cœur d'une femme charmante, et lui, le beau blond, le papillon au chapeau gris, il a coupé ses ailes et s'est joyeusement livré cet été aux chaînes de l'hyménée.

Et lui, le neveu, le brave lieutenant, superbe dans son habit bleu tout neuf,

et profitant adroitement de ses dix-huit ans, de son amour tout jeune, de sa face toute réjouie, et de son air naïf, pour jetter le trouble dans les amours les mieux consolidés. Il vaut à lui seul un régiment de Faublas, une armée de Lovelaces et un peuple de Don Juans. Comme il sait bien ménager ses œillades et les adresser à qui peut y répondre ! On a beau dire, il n'est rien comme la jeunesse pour juger au premier coup d'œil, et savoir deviner ce qui peut plaire. Demandez plutôt au neveu !

Ce sont toujours les mêmes hommes actifs, servant dix tables à la fois, Gérard, Gustin, Dabis. Ils connaissent tous les habitués et habituées par leurs noms, ils ont des mémoires à faire rougir les plus féroces improvisateurs, et des jambes à faire envie aux coureurs les plus déterminés.

Mais qu'a-t-on fait de mon Coquelin ? Rendez-moi mon Coquelin ! Il me manque.

IV

CAVALIER SEUL

Depuis que la grande race universitaire est morte, et qu'il n'y a plus d'étudiants, le quartier Latin a perdu toute sa physionomie. Et combien n'est-il pas à regretter, pour tout et pour tous, ce temps déjà si loin de nous. Il y a bien encore des jeunes gens qui prennent des inscriptions aux Facultés. Mais hélas! sont-ce là des étudiants!

Je rencontre des lions, des fashio-

nables dignes de figurer au balcon de l'Opéra, ou bien au perron de Tortoni, des jeunes gens mis avec un soin à faire envie aux clients de l'inimitable Dusautoy, ayant plus de bottes vernies et de gilets blancs, que tous les commis d'agents de change à la fois : mais je ne vois plus d'étudiants.

Je ne vois plus cette brave et ardente jeunesse, toujours à l'affût de toutes les idées, de tous les progrès, inquiète, cherchouse, pleine de verve, d'entrain, d'humour, prime sautière, indépendante et originale avant tout.

Je ne trouve plus nulle part ces hautes discussions scientifiques, sociales, politiques, morales, qui faisaient des fils de l'Université de Paris, un corps, et presqu'une puissance dans la grande capitale.

J'entends de profonds raisonnements sur la supériorité de la bière de telle brasserie sur telle autre, on parle de la coupe des habits de Dusautoy, bien autrement *chiquée* que la confection de la Belle Jardinière.

Il y a encore des partisans de la danse de Mabille, et des admirateurs de l'entrechat de Mlle Marie Delille, mais hélas ! Il n'y a plus rien là, pas plus qu'ailleurs. L'indifférence a tout tué.

Cette jeunesse jadis si ardente, cette fine fleur de l'opposition, ces orateurs de tous les banquets patriotiques, ces opposants à toutes les velléités rétrogrades, ne sont plus. Leurs successeurs se contentent de laisser faire ! Ils n'ont plus d'amours que pour leur pipe culottée et leur choppe ! Ils sont devenus sceptiques, ennuyés, indifférents comme des vieillards. Ils ne croient plus à rien, pas même à l'amour, pas même au courage, pas même à la patrie.

Que leur importe la gloire, la poésie, l'art, cela donne-t-il plus d'argent que le bonhomme de père n'en envoie.

L'argent, rien que l'argent, ils ne pensent plus qu'à cela, ils n'ont de fibres dans le cœur que pour cela. Adieu cette bonne et douce fraternité d'études, qui formait de si solides

et de si durables amitiés. Adieu cette charmante indulgence, ce mutuel secours qui faisaient de tous les enfants du quartier Latin une même famille.

Maintenant c'est l'égoïsme qui règne. Chacun pour soi, arrive que pourra ! Et de tout cela, de cet isolement complet, qu'en sortira-t il! Cette race de petits-jeunes gens, à petits chapeaux, à petits habits, à petites pensées, semble avoir été faite pour danser la polka, et défier mesdames les polkeuses. Elle n'est bonne qu'à cela, elle le sait bien, car elle ne s'occupe que de cela. Elle a soigneusement fermé sa porte à tout ce qui est grand, bon et généreux. Elle ne lit plus, elle est incapable de juger, elle est bourgeoise et arriérée comme des habitants de petites villes. Elle repousse tout ce qui lui semble marcher en avant. Elle ne vit plus, elle végète.

Aujourd'hui ce sont les ouvriers et les travailleurs, qui ont pris le rôle que remplissaient jadis les étudiants. Ce sont eux qui, les yeux tournés vers

l'Université, et ne voyant rien venir, se sont décidés à marcher en avant, seuls, abandonnant leurs anciens chefs de file, et les laissant croupir dans leur indifférence, leur paresse et leur égoïsme.

Allons, jeunes gens, relevez-vous, le temps est propice, entendez de tous côtés ces cris de délivrance et de liberté, mêlez vos voix à celles des peuples qui souffrent, et prouvez au monde, que vous êtes encore les dignes fils de ces hommes qui ont brisé la tyrannie, conquis l'Europe, et donné à l'univers le grand et salutaire exemple de deux révolutions.

Un peu de politique ne gâte jamais rien, et n'empêche ni les plaisirs ni les amours. Vos aînés s'amusaient aussi, mais ils pensaient et ils savaient faire penser les autres. On ne les aimait pas, on les craignait. Mais aussi ils étaient des hommes pour tous, et respectés par tous. Demandez-leur, si jamais on eut osé les traiter en éco-

liers mutins, comme chaque jour, vous voyez traiter vos amis?

Allons, il ne s'agit point ici de faire un manifeste, mais de tâcher d'amuser les lecteurs; pour cela le moyen le plus facile est de revenir tout simplement à la Closerie des Lilas et à ses habitués.

Allons Gustin, un moosse, des choppes, à la grande table près de la charmille, voici la société *des anciens*! Ils sont au complet, le docteur en tête, suivi du grand chef Pignouf, de Crépard, dit Grosse-Tête, du clerc Bruno qui imite Lepeintre jeune au naturel, depuis son voyage de Belgique. Et le célèbre avocat Potard, il discute entre deux moosses, un point de droit avec l'*ours crétois*, qui le désespère et fait des calembourgs incompris de toute la bande. Galoupet observe tout et ne dit mot, il pense à ses amours avec Gertrude; il se désespère, elle a vu le bel Alfred, le grand vainqueur des cœurs, le beau blond irrésistible, et déjà elle pense à

aller se pendre aux crocs de ses moustaches. Garde-à-vous, d'Aran est là, il ne veut que de Julia, il ne pense qu'à elle; mais combien par sa valse méphistophélique, n'a-t-il pas entraîné de jeunes beautés à mal. Il n'y a dans le monde qu'un homme plus à craindre, c'est le terrible Bahut au regard assassin. Les feux de sa prunelle ont brûlé le cœur de cette pauvre Joséphine, la voilà haletante, priant son séducteur, que retiennent d'autres conquêtes. Criquet même ne peut plus rien pour elle.

Gustin, courez chez tous les brasseurs des bonnes villes de Strasbourg et de Lille, vous n'aurez jamais assez de bière; mon *gros cousin* a soif. Il a à lui seul avalé en sa vie plus de bière, qu'il n'en faudrait pour remplir le grand bassin des Tuileries. Et si on réunissait ensemble tout ce qu'a bu la bande entière, la flotte de l'amiral Joinville y pourrait manœuvrer à l'aise. Et à tous ceux là, joignez Porthos, Goliath, Bras de Fer, tout ce que vous voudrez, l'homme fort, grand

comme *Charlemagne*, et brave comme Roland. Et Saint-Gervais, l'homme aux Bobinettes, le mulâtre sans remords.

Si cette bienheureuse société n'existait pas, il faudrait l'inventer, car alors on ne saurait que faire de tout le vin que produisent les coteaux de Champagne et de Bourgogne.

Il est huit heures, ils sont tous réunis. Ils ont leur table réservée, rien que pour eux. C'est la plus grande! Gustin a eu soin de la leur garder. Il a pour cela posé des choppes tout autour, et un moosse s'élève majestueusement au milieu. Pauvre moosse, je ne ferai que passer et tu ne seras plus, hélas! en cela pareil au cèdre du Liban. Mais de combien de tes pareils ne seras-tu pas suivi? Ces hommes là ont des soifs qui ne s'étanchent jamais. Ils ont tous une éponge dans l'estomac, ils ne peuvent être comparés qu'à des trous faits dans le sable.

Voici là au milieu des charmilles, une table isolée, on y a de l'esprit à

en céder à tout les feuilletonistes du monde. On y parle de tout, on discute, la danse n'existe pas pour tous ces commensaux. Ce sont des observateurs. Ils viennent ici en philosophes indulgents.

Mais vous les connaissez, c'est d'abord Henry Murger, le charmant observateur, l'auteur si original des Scènes de la Bohême. Puis Edouard Plouvier, le poète, l'écrivain spirituel, qui vous a si souvent fait soupirer, belles dames! Et Auguste Vitu, dont les articles politiques ont fait penser tous les hommes de ce temps, et dont les silhouettes vous ont tous tant amusé. Et Charles Boverat, et Auguste Supersac, tous deux si spirituellement observateurs, si caustiques et cependant si indulgents. Enfin c'est Théodore de Banville, le poète à la forme splendide, au vers sculpté, taillé dans le marbre, qui dans l'âge ou les autres essaient encore leurs ailes, vole déjà au-dessus de tous, vers un avenir magnifique. Et encore Antoine Fauchery, qui com-

mence comme un maître. Mais à quoi bon, vous mettez comme moi tout votre plaisir à les lire, et je suis trop sûr de votre goût, cher lecteur, pour ne pas être certain que vous en pensez cent fois plus de bien que je n'en pourrais jamais dire. Et le célèbre Georges Olivier, feuilletoniste et philosophe, aussi philosophe que feuilletoniste, aussi feuilletoniste que danseur!

Enfin, à cette table, est tout votre plaisir à venir, tout l'esprit qui se dit à Paris, et toute la jeune littérature, espoir de ceux qui aiment encore l'art.

Gustin a bien assez à faire avec eux, aussi l'autre société, celle des oursiniens, les *utiles* amis de ces dames, ont-ils adopté Dabis. Tous ses soins sont pour eux, ce sont de si bonnes pratiques que messieurs les internes des hôpitaux! Ils ont tant de fois recommandé la diète à leurs malades, qu'ils ont fini par la prendre en horreur, et tant qu'ils peuvent, ils protestent contre elle.

Où diable ce petit bonhomme blond

comme Smynthée, jeune comme Achille, peut-il mettre tout ce qu'il boit? Je crois qu'il en arrose l'épaisse barbe de son ami le scoptique, c'est sans doute pour cela qu'elle a si bien poussé. Et l'autre, le gros conquérant, l'enfant chéri des belles, la terreur des maris du douzième, l'homme qui occupe le plus le malheureux maire du treizième. Pourquoi si joyeux? c'est que aujourd'hui c'est jeudi, qu'il a signé l'exéat à toute une rangée de lits femelles dans son service, et ce soir il y aura fête chez ce pacha.

Amusez-vous, docteurs en herbes, oubliez un moment toutes les douleurs que demain vous aurez sous les yeux, et surtout soignez bien toutes ces malheureuses, quand elles viendront vous demander un lit d'hôpital, car elles portent avec elles la santé publique.

N'oublions pas les deux grands compositeurs, Didier dit *Bibi*, l'infatigable danseur, le musicien populaire, déjà célèbre au quartier latin, et que

la renommée attend de l'autre côté des ponts. Et Rendu, aussi savant que Berlioz, et mélodieux comme Auber. Leur jour viendra, et je serai fier d'avoir été le premier à les révéler au monde.

V

LA CHAINE DES DAMES

Toutes les femmes se ressemblent, a dit je ne sais où, ce gaillard de Michel Montaigne. Oh! combien il se trompait ce grand homme, tout philosophe qu'il était.

Les femmes se ressemblent toutes : allons donc !

Le bon Dieu a fait un moule d'homme, d'après son image; prenons pour type moral, le Français né si malin à ce qu'il fait croire; nous sommes obligés d'avouer que cet Allah, ce Jupiter, cet Osiris, ce God, ce Christ, ce Wisnou, ce Brama, ce etc., etc., etc., tout ce que vous voudrez, même Teu-

tatès, n'était pas de plus spirituels; car, parlons sans fard, nous n'avons pas inventé la poudre !

Pour ce qui est de la beauté physique, on dit que les Georgiens sont tout ce qu'on peut rêver de plus parfait... J'en ai vu moi de ces gaillards-là, et si l'infini, le tout, l'éternel, le culminant, l'immuable, le roi des rois, le mot de toutes choses, et puis encore bien d'autres qualifications, ressemble à ces gens-là; je vous confierai bien bas, de peur qu'on ne l'entende, que cet être-là n'était pas magnifique. Pour ma part, je gagerai que l'Antinoüs rendrait diablement des points de beauté à tous les Georgiens possibles. Et cependant l'Antinoüs, n'est pas, selon les érudits, le prototype de la forme humaine.

A trente ans, tous les hommes se ressemblent physiquement, allez plutôt à l'école de natation et vous jugerez.

Tandis que les femmes; mais il y a autant de genres de femmes que d'in-

dividualités. Il y en a autant de races, qu'il y a de races de chiens. Si jamais le boule-dogue a ressemblé au King-Charles, je consens à me faire pharmacien. Et si jamais la nature fine, charmante, élancée, aristocratique d'Adèle (elle est cependant grêlée) a ressemblé à la plupart des femmes bourgeoises, je veux être propriétaire.

Amusez-vous un soir que vous serez en belle humeur d'observation, à regarder toutes celles qui passent et repassent sans cesse devant vos yeux, et vous croirez regarder dans un kaleidoscope, tant le spectacle changera souvent. Rien ne ressemble moins à une femme qu'une autre femme; et cependant rien n'est si parfaitement semblable.

Cela vous paraîtra étonnant, vous allez crier au paradoxe parce que c'est une vérité. Celui qui règne dans les cieux, de qui dépend toute la nature, a qui seul appartient la gloire... Non! non. Bossuet me trompe, à qui

seul appartient, quoi donc ? le pouvoir de former des êtres, celui-là a fait la loi au monde, et a donné à l'homme une laideur assez générale, mais il lui a fait don d'esprit, d'originalité intellectuelle. Jamais on n'a pu réaliser ce phénomène extraordinaire de trouver deux hommes qui pensassent de même, comme on n'a jamais trouvé deux femmes qui se ressemblassent physiquement. Quant au moral, toutes les femmes sont identiques, elles sont copiées les unes sur les autres, elles se calquent entre elles.

Prenez la duchesse et la grisette, mettez les trois mois ensemble, et vous verrez si la grisette ne devient pas aussi duchesse que la duchesse, au bout de ce laps.

C'est que le bon Dieu a fait l'homme à son image, à ce que dit ce vieux législateur de Moïse, tandis qu'il n'a fait la femme à l'image de rien. Il n'y avait alors que des anges fidèles qu'il n'a pas pris pour modèles.

Jadis, mes bons amis, je vous ai

parlé des femmes du Prado, et je vous en ai assez bien parlé, à ce que vous avez dit. C'est qu'alors j'écrivais avec connaissance de cause. J'étais jeune, on m'avait dit qu'on m'aimait, je le croyais. Je ne nomme personne. Mais aujourd'hui je ne parle que d'après les dires d'un ami qui me sert de cicérone. Je ne vois plus ces dames. J'ai clos ma liste ou plutôt on ne veut plus de moi.

Prenons d'abord nos anciennes amies, car il y en a qui vivent encore, qui après avoir donné leur jeunesse et leur beauté au quartier, n'ont pas été vendre leurs restes aux beaux de la rive droite. Elles nous sont restées fidèles, à nous les exilés de Paris, à nous les habitants d'un pays impossible.

Je vous oubliais, Palmyre, vous qui toujours avez été si bon camarade pour nous tous; vous, qui savez si bien aimer, par commisération, pendant votre court séjour chez les heureux de ce monde; vous nous avez tant regrettés! Si j'avais pensé à la

beauté, à la gaîté, certes non, je ne vous eusse pas oubliée !

Venez, Alexandrine, étalez à nos yeux émerveillés votre lourde chevelure d'or, et dites-nous ces charmants vers qu'un poète aujourd'hui connu vous a faits un jour que vous lui étiez infidèle.

J'aime ses grands yeux bleus, sa chevelure ardente
Aux étranges senteurs,
Son beau corps blanc et rose, et sa santé puissante
Dignes des vieux jouteurs.

J'aime son air superbe et sa robe indécente
Laissant voir les rondeurs
De sa gorge charnue à la forme abondante,
Qu'admirent les sculpteurs.

J'aime son mauvais goût, sa jupe bigarrée,
Son grand châle boîteux, sa parole égarée
Et son front rétréci.

Je l'aime ainsi, tant pis ! Cette fille des rues
M'enivre et me fascine avec ses beautés crues.
Tant pis, je l'aime ainsi !

Et vous avez retenu ce sonnet depuis l'an 43, c'est admirable. Vous étiez bien digne d'être aimée par un poète.

Et vous, Clara, montrez donc vos mains si royales et si pures, faites envie aux duchesses, et laissez-là vos suaves paroles d'amour pour un autre moment. Je sais que vous êtes comme Pauline, que vous préférez l'esprit à l'argent, mais prenez-y garde! Vous n'êtes pas de votre temps, avec ce vice-là, on court tout droit à la robe d'indienne, au châle de bouracan. Vous aimez, dites-vous, les hommes *pour la conversation*, et Pauline aussi. Mais c'est un mauvais goût qu'elle a pris dans les ateliers. Croyez-moi, ne l'imitez pas, vous pourriez vous tromper.

Apparaissez, vous, groupe charmant, aussi poétique qu'Eléonore, Béatrix et Laure; Andréanne, Ursule et Virginie. Combien de beaux vers n'avez-vous pas fait éclore sous la chaude haleine de vos amours? Vous n'avez ni cachemire, ni velours, mais vous avez eu plus que tout cela, vous avez eu à vous partager la pensée de bien des poètes. Vous serez immortelles

comme leurs œuvres, car ils vous ont, dans leurs vers, bâti un monument éternel, ils pourront

Assouplir votre nom à toute mélodie,
Et comme a fait jadis Horace pour Lydie,
Vous montrer aux regards de la postérité
Comme des marbres grecs dans leur austérité.

Il ne leur faut pour cela que du travail et votre amour.

Maintenant à vous les inconnues,

Si toutes vos beautés valent qu'on s'inquiète,
Ne laissez pas courir mon rêve à tous les vents,
Belles, venez poser devant votre poète !

Annette, pourquoi donc vous donne t-on le même surnom qu'à Jeanne d'Arc ? Est-ce parce que vous êtes belle et grande, comme devait être la libératrice, ou parce que, comme elle, nul homme ne vous a *approchée* ? Mais non, dans un jour de bel humeur, quelque merveilleux de la Sorbonne vous aura ainsi nommée par antiphrase. C'est un mot grec. Ou serait-ce votre cruauté qui vous aurait valu ce sobriquet ? Ah bah ! vos beaux

grands yeux ne disent pourtant rien de cela.

Et vous, toute charmante petite fille, qui avez un si joli nom de roman extra-romantique, Amelina. Est-ce que l'on ne m'a pas dit que, de même qu'Annette et la si jolie Augustine, si poétiquement blonde, vous vous vouliez monter sur les planches d'un théâtre? Courage, enfant; je serais bien étonné, je l'avoue, si avec une beauté si parfaite, vous ne trouviez pas indulgence devant les Spartiates du parterre.

Pourquoi ne voulez-vous pas, Lise, qu'il soit ici parlé de vous? Est-ce que vous redoutez quelque indiscrétion? Ou serait-ce pour nous mettre au défi? Si cependant je ne m'occupais que de votre taille élancée et de votre bouche adorable; mais cela vous ferait de la peine, et je craindrais trop de faire rougir par des larmes vos grands yeux bleus. Ainsi je ne m'occuperai pas de vous, pas plus que de Pauline et de ses amies, qui imitent si bien le télé-

graphe de Saint-Sulpice avec leurs jambes. Pas plus que je ne vous entretiendrai d'Aimée, de sa mine éveillée, de ses yeux de souris en éveil et de sa danse si originale.

Esther, vous vous rangez, vous êtes trop retenue, je vous ai connue jadis plus gaie, plus folâtre, plus adorable, en un mot. C'est que, dans ce temps-là, vous n'aviez pas d'amour au cœur, vous n'étiez pas gardée à vue par un féroce geôlier. Vous batifoliez, vous étiez peut-être plus heureuse.

Louise, et Marie Delille, et Adèle, où sont-elles? Est ce que vous pouvez vivre sans elles? Je vous vois toujours sinmoisées ensemble; où donc sont vos amants?

Puisqu'il me faut garder tout ce qu'il y a de plus joli pour la fin, et faire, sans calembourg, comme font les enfants, une bouchée de roi, je vais vous décrire Séraphine et sa petite sœur Jeannette. Ce sont des Marix, c'est-à-dire les plus beaux modèles des ateliers de Paris. Peintres et

sculpteurs, vous avez trouvé votre rêve dans les formes exquises de ces deux admirables filles, et votre écueil dans la transparence des tons de leur peau. Figurez-vous, lecteurs, le plus beau type juif qui se puisse voir, des yeux pleins d'ardeur et de rêves impossibles, des cheveux à faire blanchir le fameux noir aile de corbeau, le nez pur, des lèvres, des bras, des pieds, des mains d'une finesse biblique à désespérer tous les poètes objectifs et tous les peintres coloristes. En un mot, si vous voulez voir le beau, mais le vrai beau, le type oriental dans sa pureté, prenez les Marix, et les plus délicieuses créations des peintres de la Judée s'animeront devant vos yeux.

Et cependant, Maria, celle qu'on nomme Maria-les-yeux-bleus, est encore plus charmante; c'est qu'il y a dans ses yeux d'immenses profondeurs azurées, qui font rêver l'amour pur. C'est qu'elle joint à l'ardeur méridionale, le flou, la poésie, l'éthéré, la blancheur, la santé et la morbidesse des femmes du

nord. Elle semble sortie vivante d'une page de Goëthe, comme jadis Minerve s'est élancée armée du cerveau de Jupiter.

Encore un mot pour Victorine, si jeune et si nouvellement apparue. C'est là la véritable gentillesse française, la mine chiffonnée, l'œil bleu, fripon, vif, provoquant, le nez retroussé, mobile, insolent, le sourire entr'ouvre toujours ses lèvres désireuses, rouges carmin et fortes, et laisse coquettement admirer ses dents blanches, attrayantes.

Elle vient du pays latin,
Elle est souple et docile,
Et sa beauté facile
Plaît jusqu'au lendemain
Matin !

C'est une servante de Molière, c'est Mme Grégoire, c'est Mimi Pinson, c'est Frétillon, c'est tout ce qui est bonne fille, gaie, rieuse, sans-soucis et un tant soit peu coquette. C'est ce qu'on appelait jadis une femme aimable, et ce qu'on nomme aujourd'hui une femme en tout point désirable.

Jolis pieds, jolies mains, peau blanche, épaules largés, embonpoint mitigé, telle est la femme.

Et vous mes pauvres bonnes amies, Olympe et Clara, l'une modèle parfait de l'Erigone antique, et l'autre petite rondelette, aux yeux chatoyants comme des diamants. Vous ne voyez pas vos artistes chéris, l'été les a emmenés vers le soleil, mais bientôt ils vous reviendront riches d'amour et d'étranges histoires. Vous les retiendrez fidèlement, et par une de ces soirées d'hiver, quand vous serez en verve vous viendrez dans un des ateliers voisins, nous les conter et jouir de vos grands succès de rire.

Et celle-ci elle en vaut la peine, c'est l'orateur des révolutions qui passe devant nous. C'est cette toute petite femme, ce scrupule, qui harangue, qui gesticule, qui fait rire le sergent de ville et le municipal, c'est un père Duchesne en cotillon, elle sait tout, attaque tout le monde, et parle plus à elle seule que dix avocats. Per-

sonne ne l'écoute, elle parle encore. La voilà qui prend à partie un garçon, il lui faut un écouteur. Elle a le plus drôle de nom qui se puisse inventer, Joséphine Pochardinette, sa réputation est faite ; mais elle en veut une autre, l'ambitieuse, elle aspire à devenir un Boissy femelle.

Et vous Hortense, les roses et les lys semblent impertinents quand on les approche de votre teint, et l'ébène lui-même est bien osé de se faire comparer à vos bandeaux roulés sur votre front plus beau que celui de Marie-Stuart dont vous avez adopté la coiffure. Mais pourquoi me regardez-vous avec vos grands yeux superbes en me montrant vos dents, si excitantes? Pourquoi semblez-vous si réveuse?

Combien dureront nos amours ?
Dit la pucelle au clair de lune.
L'amoureux répond : O ma brune,
Toujours ! toujours !

Quand tout sommeille aux alentours,
Hortense, se tortillant d'aise,
Dit qu'elle veut que je lui plaise
Toujours ! toujours !

Moi, je dis, pour charmer mes jours
Et le souvenir de mes peines :
Bouteilles, que n'êtes-vous pleines,
Toujours ! toujours !

Car le plus chaste des amours,
Le galant le plus intrépide,
Comme un flacon s'use et se vide
Toujours ! toujours !

Mon cher Alfred, arrêtez-vous, je ne veux pas faire un volume in-8°. Et il me faudrait au moins un in-folio, si je devais parler de toutes les Louise, Marie de toutes espèces, Clémence, Joséphine, Emilie que vous me montrez. Si ces dames sont jolies tant mieux pour elles, mais je n'en ai remarqué que deux, dans tout cet immense pèle-mêle.

Elles sont si jeunes et si jolies, elles vous ont des airs si naïvement timides qu'à peine y avez-vous pris garde. Voyez plutôt. Vous m'avez dit qu'elles ont noms Gabrielle et Marie, je ne m'étonne pas qu'elles soient déplacées ici, que voulez-vous que fassent ces deux habitants des cieux, au milieu de cet enfer ?

VI

GRAND GALOP

Deux ou trois hommes d'esprit, et un nombre égal de poètes, ne sachant que faire un matin, se sont imaginés de faire des réputations d'esprit à une douz de drôlesses plus laides et plus stupides que toutes les furies de la Mythologie.

Et vous bon public, vous qui payez partout ou ces gens-là entrent pour rien, vous êtes accouru vers ces merveilles du jour, vous les avez vues et vous vous êtes retiré fort désapointé.

La mode est venue chez les marchands de faire écrire des petits livres par des littérateurs pour glorifier leur marchandise.

Et vous qui croyez tout ce qu'on vous dit, vous avez acheté les petits livres, vous les avez lus, et vous avez été chez ces marchands. Ils ont fait fortune, les littérateurs sont restés aussi gueux qu'avant, et vous, vous avez trouvé que vos fournisseurs ordinaires faisaient aussi bon, et vendaient moins cher que ces messieurs les lettrés.

Eh ! bien moi j'ai fait une brochure, je vous ai dit la vérité, et cela m'a beaucoup ennuyé à écrire et cela m'a encore plus ennuyé de corriger mes épreuves. C'est pour cela qu'il y a tant de fautes d'impression dans ce petit volume.

Mais avant de vous quitter, je veux vous dire une grande et suprême vérité.

C'est que n'importe quelle femme, n'importe quelle jeune fille du monde,

aussi naïve que vous voudrez, est cent fois, mille fois, autant de fois qu'il vous plaira plus spirituelle et plus amusante que toutes ces coquines.

Cependant elles ont sans doute un attrait immense, car partout où elles se réunissent, elles attirent la foule.

Serait-ce parce que le vice est si rare en ce monde qu'on aime à le voir quelquefois de près?

— Non, puisqu'il nous coudoie à chaque pas dans cette bonne ville.

— Pourquoi donc, alors?

— C'est que la civilisation nous a fait une vie si rétrécie, si esclave des préjugés, que nous aimons à nous tromper l'un l'autre. Cela nous donne bonne idée de nous même. Et quand par hasard ces friponnes nous distinguent pour un moment, nous sommes certains d'avoir trompé au moins vingt-cinq de nos concitoyens, et nous sommes heureux.

Et puis c'est que partout où elles vont nous trouvons un arrière goût

de cette liberté que nous chérissons tous, et que nous regrettons tous, le jour où M. le maire nous en a privés.

C'est là qu'est tout le succès des bals publics.

Bonsoir, pensez à cela, et vous verrez que j'ai raison. Je suis le seul qui ne vous ai pas trompés. Car je ne leur ai donné aucune qualité, je n'ai parlé que de ce que tout le monde peut-voir, de leur beauté; quant à l'esprit, on ont elles?

Imp. de J. FREY, 53, rue Croix-des-Petits-Champs.

SOUS PRESSE

LA VIE INTERLOPE

Un vol. in-8°.

HISTOIRE DES SEPT BOHÈMES

QUI N'ONT PAS DE CHATEAUX

PAR ALEX. PRIVAT D'ANGLEMONT

—

Poésies nouvelles : l'*Enlèvement d'Hélène*, la *Malédiction de Vénus*, par Théodore de Banville.

Scènes de la Bohême, par H. Murger.

Notice sur l'Opéra - National , par Auguste Supersac.

Paris l'hiver, 1 fort vol. in-18, par Auguste Vitu, avec illustrations et carricatures dans le texte.

0